

“Lira bien qui lira le dernier”

LA CHRONIQUE D'HUBERT NYSSSEN*

Il n'est pas de partage concevable d'un plaisir que l'on n'éprouverait soi-même sans réserve. Jamais je ne l'ai mieux senti qu'à Varsovie, un certain jour de décembre dans les années 1990. Cet après-midi-là, j'avais à faire une causerie à l'Institut français sur l'état de la littérature et de l'édition en France. Quand j'arrivai sur les lieux, le directeur m'accueillit en me disant qu'il avait deux nouvelles à me donner, une bonne et une mauvaise. La bonne d'abord, dis-je. Eh bien, m'annonça-t-il, la salle étant pleine, j'allais jouer à bureau fermé. Et mieux encore, les femmes étaient en nombre et elles occupaient les premiers rangs. Et la mauvaise ? Le chauffage avait rendu l'âme, il faisait dedans le même froid que dehors, j'avais intérêt à garder ma parka sur le dos, et même, si je le voulais (mais je ne le voulus pas), à m'en mettre la capuche sur la tête. Quelques instants plus tard, je me suis trouvé au perchoir devant une assemblée que, sans être averti, j'aurais pu prendre pour une convention de trappeurs en voyant ces alignements de fourrures, de toisons, de pelisses et, aux premiers rangs, des bonnets couvrant jusqu'aux sourcils de ravissants visages enchatonnés dans de hautes collerettes. De surcroît j'entendais un discret battement de semelles, et c'était, je le compris, non pour marquer l'impatience, mais pour réchauffer les pieds.

Une inspiration me vint alors sans que j'eusse pris le temps de la considérer. « Je m'en vais vous montrer, dis-je, que le livre peut être un objet érotique », ajoutant à part moi : capable donc d'élever la température. Et, joignant le geste à la parole, tenant à la main un roman récemment paru, je rappelai qu'il nous est habituel de flairer un livre pour en

percevoir la discrète odeur de papier, d'encre et de colle, de le presser sur la joue ou de le porter à nos lèvres pour le remercier des émotions qu'il nous a données, de le mettre sous le bras, le fourrer dans la poche, le cacher sous la jupe, de le serrer entre les genoux, voire de le glisser sous les fesses en attendant de l'y reprendre, ou encore de l'emporter au lit et là, de l'ouvrir, le fourrager, le caresser, le peloter, de temps à autre y glisser un doigt et sentir, en tournant la page, le doux grain du papier. Quand je vis le rose monter aux joues et des éclats illuminer les yeux des auditrices du premier rang, je compris que la recette était bonne. Je pus alors aborder le sujet pour lequel on m'avait fait venir.

Et maintenant, avec le souvenir très présent de cette aventure, voici mon inquiétude : quelles que soient les métamorphoses que la technologie imposera dans l'avenir à l'objet livre, je n'imagine pas sans désespoir que le prix à payer serait l'extinction des jouissances que je rappelais aux Varsoviennes et la disparition d'une sensualité dont les vrais lecteurs font depuis si longtemps leur ordinaire. C'est pourquoi, aux prouesses techniques et à leurs abus parfois ravageurs, il n'est de plus instante résistance à opposer que celle inspirée par la crainte légitime de voir, sous certaines de leurs extravagances, s'éteindre le désir.

LA COMPAGNIE DES LIVRES

Depuis qu'il est livre et surtout depuis qu'il a pris, au fil des ans, des proportions permettant de le fréquenter sans embarras, de l'emmener avec soi, d'en faire un objet familier, le livre est devenu un compagnon, parfois même un confident. Il me souvient d'un écrivain, américain je crois, auquel un visiteur, promenant les yeux sur les livres qui

* Fragments de *Lira bien qui lira le dernier*, paru en 2004 dans la collection « Liberté, j'écris ton nom », dirigée par Pascal Durand, aux éditions Labor/Espace de liberté. (NDA. Toutes les notes sont de l'auteur.)

tapissaient les murs de son cabinet, demanda-s'il les avait tous lus. « Non, mais je vis avec » fut la brève réponse. Vivre avec... Qui ne comprend le sens de cette réplique ignore un grand mystère et un singulier plaisir.

On sait que le temps n'est pas si lointain où il fallait couper les pages des livres avant de les lire, usage disparu avec la production en grandes séries et le recours à la guillotine électronique du massicot, instrument auquel même les héritiers de José Corti, qui pour sa part s'en était toujours défendu, viennent de se mettre, en 2004, avec une collection impertinemment appelée *Les massicotés*. Il y a quelques années, au cours d'un colloque consacré à Paul Valéry et son œuvre, sa fille me confia qu'à la mort de l'écrivain, lors de l'inventaire, on avait pu reconnaître, en voyant celles qui avaient été coupées, le nombre des pages qu'il avait lues dans chacun des ouvrages de sa bibliothèque. La même chose dut advenir avec la bibliothèque de Selma Lagerlöf si j'en juge par le chapitre de *L'Oratorio de Noël* où Göran Tunström met en scène une Selma, vers la fin de sa vie, s'adressant en ces termes au jeune Sidner: « Ce que je veux, Sidner, c'est que tu coupes ces livres. Ceux que je n'ai pas lus donc. Pour que ça fasse *comme si*. » Selma, à l'instar de Paul, aimait la compagnie des livres, même de ceux qu'elle n'avait pas lus. Pour les gens de cette espèce, si la lecture des livres est une chose, leur présence en est une autre, et il serait consternant de le dissimuler.

Quand je devins éditeur, ce fut, après le choix des textes à publier, ma première préoccupation: faire en sorte que les livres que je proposerais fussent pour leurs lecteurs des objets d'agréable compagnie. Je voulais qu'ils se présentent comme des alliés, des complices, et non des adversaires que tant deviennent par leur poids excessif, leurs dimensions incommodes, la disgrâce de l'allure générale ou d'autres infirmités comme la petitesse ou l'inutile fantaisie de leurs caractères. Ainsi est né un format particulier dont la largeur permet de tenir sans peine l'objet-livre là où d'instinct on le prend dans la main : entre le pouce et les doigts opposés.-Le confort n'est-il pas complice de la

fidélité? Le même souci fut pris en compte pour les pages sur lesquelles le texte était disposé, en caractères agréables par leur taille, dans des miroirs calculés de manière que le regard pût sans peine courir – gauche-droite, gauche-droite –, telle la navette sur le métier à tisser. Ce type de livre, ami, allié ou acolyte, fut repéré assez vite, mais la fierté que j'en avais, elle, subit un choc le jour où, visitant à Helsinki-une exposition consacrée à l'histoire du-livre, je tombai en arrêt sur de tout pareils aux miens dans une salle réservée au XVIII^e-siècle. Mais, après tout, avoir réinventé une forme datant des Lumières, ce n'était pas pour me déplaire...

Voilà pourquoi, quand il est question des métamorphoses que l'habileté et l'invention imposeront au livre dans l'avenir, je pense d'abord au sort de cette intimité, au souci que l'on aura (ou que l'on n'aura plus) de cette intelligence complice qui rend parfois le livre si semblable au coffret où sont serrées des lettres dont nous ne voulons pas nous défaire bien que nous ne les relisions jamais. Le livre n'est pas seulement l'habit du texte, il en est aussi le représentant et l'émissaire, et de sa tenue dépend en partie la relation que nous avons avec lui. Qu'il vienne à perdre sa retenue en ce domaine, et le texte en subira des conséquences insoupçonnées.

HONNIS SOIENT QUI MAL Y PENSENT

Comme moi, vous avez déjà dû l'entendre, la voix caquetante qui se fait passer pour celle du sens commun. « Un peu de tenue, voyons, nous dit-elle, soyons lucides, réalistes, et à l'exemple de la repasseuse qui met au fond de l'armoire lingère nos chemises aux poignets et au col élimés, mettons au rancart les idées usées. Sachons voir que, *hic et nunc*, nous vivons dans une société qui n'est pas avare de ses bienfaits innovateurs. » Eh oui, vous l'entendez, cette voix (ou cet acouphène) qui, par tapages et sérénades, nous fait l'incessante proclamation de l'habileté, des aptitudes et des accomplissements de notre temps! Par la réitération publicitaire, par le déchaînement propagandiste, et par une confiscation délibérée du langage critique, elle veut nous en convaincre-sans pour autant nous le démontrer : pourvu que l'on y mette

le prix – et tant pis pour ceux qui ne veulent pas le mettre ou n'ont pas capacité de le faire –, il n'est pas d'ambition qu'on ne puisse satisfaire, de besoin qu'on ne puisse combler ni de désir qu'on ne puisse exaucer, pas d'obstacle qu'on ne puisse réduire ou de péril qu'on ne puisse conjurer, pas d'axe du mal qu'on ne puisse finalement vaincre avec celui du bien. On s'attendrait même à ce que, dans leur frénésie, les proclamateurs de ce nouvel âge d'or, religieux des temps nouveaux, engagent un jour quelques procédures canoniques contre les incendies, les inondations ou les tremblements de terre qui ont l'outrecuidance de rappeler qu'il y a des limites naturelles à leurs prétentions. On a marché sur la Lune, on sait maintenant qu'il y eut de l'eau sur Mars, le temps de la colonisation planétaire paraît n'être plus très éloigné, on va en touriste dans l'espace, à la vitesse de Mach 7 on pourra bientôt bombarder une lointaine cité ennemie en moins de temps qu'il n'en faut pour la retrouver dans notre atlas, on opère à distance par la téléchirurgie, nous sommes dans une époque d'exploits, de prouesses et de performances dont le sens n'a pas à nous préoccuper – même si, par la frénésie qui l'accompagne, il commence à inquiéter les scientifiques eux-mêmes – pourvu que nous en reconnaissions l'utilité et marquions notre gratitude par notre confiance et notre servitude. *I am bound to hear*, dit Hamlet. Et c'est notre cas, nous sommes obligés d'écouter et forcés d'entendre ces recettes et ces modes d'emploi qui nous disent comment jouir et nous réjouir, mais jamais pourquoi.

Or, ce pourquoi importe-t-il vraiment ? A quoi servirait de jouer au singe philosophe ou au bourricot contestataire, sinon à freiner le développement et à le rendre plus coûteux qu'il ne doit ? De quelle sottise ferions-nous preuve, et de quelle absurde malveillance ferions-nous étalage, si nous nous obstinions à nous mettre martel en tête et à montrer de l'inquiétude pour le livre et pour la lecture ? Même si nous ne savons pas encore le visage que les inventions donneront aux choses, qu'avons-nous besoin de nous tourmenter ? La photographie a-t-elle éliminé la peinture ? Le cinéma a-t-il aboli la photographie ? La télévision n'a-t-elle pas porté le

cinéma dans les chaumières et les informations à ceux qui ne lisaient pas de journaux ? Le disque et ses incessants avatars ont-ils oblitéré la musique ?

Sans doute, à l'heure de la lecture, ne sommes-nous disposés à nous mettre ni dans un fauteuil ni au lit avec une casserole électronique sur les genoux en manière de livre. Mais un peu de patience, que diable ! L'habileté de nos trouveurs et les progrès de la nanotechnologie peuvent nous valoir un jour prochain un in-dix-huit, vierge d'apparence, sur les pages duquel les textes, comme s'ils étaient imprimés à l'encre sympathique, apparaîtraient et s'éclipseraient à la demande, un livre ainsi capable de nous permettre de choisir en un tournemain nos lectures dans toute la littérature du monde. Cela ne s'est-il pas vu déjà avec le téléphone qui était encore, il n'y a guère, appareillage tout emberlificoté par ses manivelles et cordons, placé sous la tutelle des demoiselles opératrices, et qui est devenu en quelques décennies une sorte de petite tabatière de poche d'où, pour vous prévenir que l'on cherche à vous joindre de Tombouctou, peut surgir le « Toréador, prends garde » de Bizet pendant un récital Schubert à Pleyel ? En attendant – nouveau prodige auquel il faut peut-être se préparer – que nous soit greffée sous la peau, à la naissance, une puce nous donnant plus tard libre accès à la Bibliothèque nationale ou à celle du Congrès de Washington, selon le choix qu'auront fait nos parents². Et d'ailleurs, si nous vivions au temps qui a vu surgir l'imprimerie, serions-nous de ceux qui l'ont vouée au diable et à l'enfer ? Honnis soient qui mal y pensent.

Tout de même, nous ne naviguons pas sur un fleuve tranquille, et dans cette société du bonheur programmé il y a des grondements de frustration, des révoltes d'insoumis, des violences d'exclus, l'exaspération des méprisés, la mauvaise foi de certains adversaires de la modernité, et aussi vos interrogations inquiètes...

(A suivre...)

² Göran Tunström, *L'Oratorio de Noël*, éd. Actes Sud, 1986.

³ A ce sujet, voir le roman de science-fiction de William Gibson, *Neuromancien*, éd. J'ai Lu, 2000.